

Jean-Pierre Gauthier

Laurier Lacroix

Number 40, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9770ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lacroix, L. (1997). Jean-Pierre Gauthier. *Espace Sculpture*, (40), 41–41.

Jean-Pierre Gauthier

LAURIER LACROIX



«Je tendis l'oreille aux bruits de la rue, à cette belle musique concrète, au gargouillement incessant des eaux usées dans les cinq étages de l'immeuble, aux chasses d'eau qu'on tirait...»

—BOHUMIL HRABAL

(UNE TROP BRUYANTE SOLITUDE, PARIS, ROBERT LAFFONT, 1983, p. 65)

Pour traiter des œuvres de Jean-Pierre Gauthier, il faudrait d'abord trouver des mots bien tangibles et manipulables, tirés du répertoire de la plomberie, de la mécanique et de l'électricité tels fil, tuyau, boyau, robinet, bec déversoir, cuivre et plastique. À ce premier niveau de désignations descriptives, on ajouterait celles d'une mécanique simple, faite de pompe, de compresseur, de serpentin et de ventilateur. Au travers de ce vocabulaire, il faudrait cependant faire entendre la poésie de ces objets trans-

formés en conduits, en coudes, en réceptacles et en caisses de résonance, mais surtout en source d'énergies et en mouvements.

À l'instar de Hanta, le personnage du roman de Hrabal qui compresse des trésors littéraires au cœur de masses de papier, Gauthier recrée et insère, puis dissimule et disloque dans l'espace les sons évocateurs, premiers et indispensables de nos vies.

Un réseau inerte et gracile, d'apparence informe, fait de tubes, de flûtes, de klaxons et de pompes court sur toutes les surfaces et dans les deux salles du centre d'exposition Skol. La tubulation émerge des murs, rampe sur le plancher et s'agrippe à la tuyauterie du plafond. C'est une installation molle dont le centre est absent, où les règles de la gravité semblent déjouées. Les tuyaux glissent sur les surfaces, les tubes se déroulent en serpentin, les sifflots flottent dans l'espace aux

extrémités d'embouts et de conduits divers. L'espace envahi se dématérialise pourtant dans la disjonction d'objets préfabriqués.

Irrésistiblement une circulation s'installe, à la recherche d'un point de vue, d'un point d'écoute dirions-nous, pourtant impossible, comme inutile ; d'un lieu, toujours variable, inexistant, d'où aborder cette sculpture-installation. Ce réseau visuel, fait de structures colorées jaune, noir, vert, turquoise et rouge, appelle le mouvement, un mouvement qui est imprimé à cette structure désaxée du fait que ces conduites diverses fournissent, toujours ailleurs, des sonorités familières, mais insolites dans ce contexte. La traversée des lieux est guidée par des bruits qui surgissent de divers points, délimitant tour à tour des zones d'espace mobiles. Une chorégraphie se met en place qui accompagne ces chants, car des mélodies naissent de ces voix désordonnées ; une circulation faite des trajets aussi linéaires et imprévisibles que les articulations souples et à peine ébauchées des différentes parties de l'espace.

Quatre territoires sonores superposés orientent les déplacements du corps qui erre, se rapproche d'un fil, suit un tube, tend l'oreille vers un embout, un sifflet, un entonnoir, un évier ou le bec d'un arrosoir. Le regard est habité par l'ouïe, et tout le corps qui se tend cherche à reconnaître un son ou une cadence, ou encore la couleur et la source de ces éclats sonores. Les sifflements des flûtes suspendues, un gazouillis, le son d'une foreuse, la vocifération d'un tuyau ou le cliquetis d'un éventail, le souffle d'une chambre à air fournissent autant de rythmes saccadés, de cycles qui surgissent des mouvements de l'air et de l'eau. Car l'on entend le mouvement davantage qu'on le voit, un mouvement sonore, lui aussi à la limite de l'éclatement. Des récits naissent, à partir des sons qui conservent cependant leur caractéristique et

leur autonomie, proches des techniques utilisées. Ils renvoient à un univers quotidien caractéristique de l'industrialisation et non pas au cliquetis et au bourdonnement sourd et continu des appareils de l'ère postindustrielle.

Tel un ensemble de vases communicants, l'espace fluide permet aux ondes de circuler d'une partie à l'autre de la salle. Les pulsations mécaniques dominant, leurs saccades ou leur rythme à deux temps crée un mouvement continu qui les associe à la respiration. La machine devient une projection des bruissements de notre organisme, reprenant le battement du cœur, la dilatation des poumons, le ronflement de l'air expulsé, l'aigu d'un rire soudain, une pause discrète. Ces tubes composent une immense machine aspirante et refoulante, qui se remplit pour mieux se vider et dont l'évacuation précipitée de l'air fournit des bruissements, des battements et des frémissements. Les règles simples de la physique et les lois élémentaires de la mécanique sont au service d'un ingénieux dispositif qui favorise l'expansion des sons par la compression et la vibration de l'air.

Ce travail s'inscrit dans la continuité de plusieurs pratiques de la sculpture du XX^e siècle, tant par ses qualités ludiques, son cinématisme sonore, l'origine des matériaux, la technique d'assemblage, l'informel des structures et leur formalisme minimal. L'identification des multiples références viendrait, il me semble, brouiller la lecture spécifique de l'œuvre. Ces liens, une fois établis, ne pourraient cependant pas tenir compte de la synthèse que propose le travail de Gauthier, l'humour et le lyrisme, la rigueur et l'ingéniosité propres à cette sculpture-événement. ■

Jean-Pierre Gauthier, *Chants du travail / La vie courante*
Centre des arts actuels Skol
8 février - 2 mars 1997